

Bleu Pour Toujours (Blue Forever)

Macha Petre

University of Illinois at Urbana-Champaign

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [Fiction Commons](#), and the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Petre, Macha () "Bleu Pour Toujours (Blue Forever)," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 10 : Iss. 1 , Article 14.

N/A

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol10/iss1/14>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

Bleu Pour Toujours (Blue Forever)

Cover Page Footnote

Word count : 2536 words About the author: Macha Petre is a first year PhD student in French SLATE at the University of Illinois Urbana-Champaign. Born and raised in the Paris region, France, she graduated from the Sorbonne Nouvelle University in 2024 with a bachelor and a master's degree in Langue et littératures françaises. Passionate about literature and writing since she was little, she has written several short stories, a novel and a children's book. She continues to write regularly in her free time, besides her occupation as a teacher of French language and literature.

Je me souviens. Je me souviens ne pas l'avoir remarqué de suite. Cela faisait bien longtemps que plus personne ne prêtait attention à l'immensité grisâtre qui avait un jour décidé de surplomber la ville à tout jamais. Comme pour tout le reste, nous nous étions adaptés ; et l'on se contentait d'observer les vieilles photographies d'antan pour se souvenir, pour rêver encore un peu du bleu qui s'était un jour appelé bleu ciel. De temps à autres, on ressortait du fond d'un tiroir le papier tout abîmé, avec ses couleurs fanées. Et on touchait délicatement du bout des doigts, on effleurait à peine ce morceau de mémoire matérielle, comme si avec les jours ce que l'on y voyait devenait un peu moins un souvenir et un peu plus une légende. Le bleu des cieux entre nos mains semblait être une couleur qui n'avait jamais existé. Un regard, et cela ravivait notre œil anesthésié par le gris perpétuel. Puis on rangeait les photographies, on regardait à la fenêtre et on oubliait aussi vite ce que l'on venait de redécouvrir. Le mot bleu avait perdu son sens. Il n'était plus qu'une succession de lettres qui sonnait étonnamment faux à l'oreille. Les masques filtrants qu'on mettait désormais chaque fois avant de franchir la porte d'entrée l'avaient occulté peu à peu. Alors ce matin-là, pas plus que tous les autres, je n'avais eu le courage de lever un énième regard triste vers le ciel gris pour vérifier s'il était toujours bien en place. Tout bonnement parce que, jusqu'à ce fameux matin, il n'y avait eu aucune raison pour que ce ne soit pas le cas.

Peut-être aurais-je dû m'alarmer. La nuit qui avait précédé, j'avais émergé en sueur d'un cauchemar dont le moindre souvenir s'était évaporé à l'instant même où j'avais rouvert les yeux sur ma chambre obscure. J'avais l'habitude des mauvais rêves, et toutes les histoires issues du recueil enfantin laissé sur ma table de chevet par ma grand-mère à la vieille Léa n'y pouvaient rien ; mais elles avaient au moins le mérite d'occuper les enfants les jours où il nous était interdit de sortir. C'était un vieux livre de contes, un vrai livre avec du papier comme on n'en faisait plus depuis des décennies, où chaque récit présentait des animaux que je n'avais jamais connu et que je connaîtrai jamais. Celui que je préférais portait sur les baleines bleues. Je le lisais souvent aux enfants, en tentant de prendre le même ton passionné qu'avait Grand-mère dans ma jeunesse. Elle disait qu'écouter ces histoires m'aiderait à trouver un sommeil paisible. Le fait est que trop souvent depuis sa mort, j'avais dû lui donner tort. Tout comme les baleines, elle s'était éteinte ; et cela laissait un grand vide.

Tout autour de moi laissait croire à une nuit des plus tranquilles ; et j'avais pourtant l'impression désagréable que quelque chose n'allait pas. Plus je fixais le paysage nocturne à la fenêtre, et plus j'avais la conviction qu'il fallait mieux rester encore un peu en éveil ; que pour une fois, mes cauchemars ne m'auraient pas été complètement inutiles.

Malgré l'éternelle grisaille et les murs de pierre qui gardaient la fraîcheur, je mourrais de chaud, au point même que ma tête commençait à tourner. Alors, sans trop réfléchir, j'avais ouvert la fenêtre à ma droite, juste assez pour sentir un peu l'air sur mon visage. Personne ne m'avait vu ouvrir le vieux cadenas qui la maintenait fermée. Le pauvre faisait peine à voir, à l'image de tout le reste de la maison lorsque l'on connaissait les technologies récentes de filtrage d'air et de fenêtres qui n'étaient plus que des vitres impossibles à ouvrir. Face aux dégâts de la guerre, nous avions fait ce que nous pouvions pour continuer à vivre sans risquer une intoxication générale si les enfants se décidaient à jouer avec les battants. Le luxe d'une sécurité plus grande avait été réservé aux logements modernes des plus grandes villes ; les petits villages de périphérie se contentaient de cadenas et de masques de première génération. Nous sortions le moins possible. Le plus souvent, c'était à moi qu'incombait la mission d'aller chercher de l'eau pour toute la maisonnée en priant pour qu'elle ne soit pas trop contaminée. Les vivres laissées devant nos portes par l'État se faisaient de plus en plus rares. Alors il avait fallu aller les chercher par nous-mêmes ; et c'est mon nom qui revenait chaque fois, puisque les enfants étaient trop jeunes, et la vieille Léa trop fragile. À force de m'aventurer ainsi au dehors, j'avais fini par établir certaines déductions grâce au peu de

végétation qu'il nous restait. Les jours où l'air était particulièrement toxique, les tâches rose vif apparues sur les feuilles de plantain étaient plus larges; à l'inverse, lorsque l'air devenait presque respirable sans masque, elles rétrécissaient. Après avoir pu vérifier mes conclusions deux ou trois fois de suite, j'avais empoté quelques feuilles de plantain sur le rebord de ma fenêtre. Ce soir-là, pour la première fois, le plantain ne laissait plus apparaître aucune tâche de couleur anormale ; mes hypothèses de biologiste de fortune montraient déjà leurs limites. Pourtant, les quelques caresses de l'air sur mon visage à travers le minuscule entrebâillement de la fenêtre m'avaient fait assez de bien pour me laisser comprendre qu'elles avaient déjà été bien plus dangereuses lors de certains jours de crise. Sans réfléchir, je me laissais porter par cette impression étrange. J'ouvrai rapidement le tiroir grinçant de ma table de nuit pour m'emparer de mon masque de secours, caché sous les carcasses de vieux téléphones portables et de puces électroniques qui avaient à une époque servi à la vieille Léa. Et je sautai par la fenêtre. En pleine nuit, je m'échappai.

L'extérieur semblait m'appeler. Heureusement pour moi, ma chambre était au rez-de-chaussée. J'avais fait quelques pas en soulevant un peu de terre. Pas un bruit. Tous dormaient paisiblement, et moi je courais à en perdre haleine dans le noir jusqu'à ce que mes yeux commencent à y distinguer des formes et que mon vieux masque se fasse à la demande d'oxygène. Je ne sais plus pourquoi j'avais ressenti une telle frénésie à ce moment-là. Le fait est que mon corps tout entier avait été pris d'un frisson de liberté, comme s'il prenait soudainement conscience que le monde avait été façonné pour être parcouru sans limite. C'était la première fois que je faisais ça, la première fois que j'avais la sensation d'être aussi libre.

J'avais fini par dépasser les ruines de ce qui avait un jour été le centre-ville. Malgré l'obscurité, on arrivait toujours à distinguer la charpente à demi écroulée de ce qui avait été une supérette automatique locale, juste à côté du cadavre éventré d'un antique distributeur. Les groupes de pilliers qui avaient surgi après la Grande Crise de 2050 avaient dû espérer que celui-ci contienne encore un peu de monnaie, bien que plus personne n'utilisait d'argent physique depuis un bon bout de temps. Et puis, d'un jour à l'autre, le réseau internet mondial avait cessé de fonctionner, et l'échange monétaire qui régissait encore un peu la société s'était retrouvé gelé. Tout l'argent du monde s'était retrouvé perdu dans un espace virtuel absurde auquel plus personne n'avait accès. Du jour au lendemain, nous avions été coupés du reste du monde alors que nous étions tous habitués à y être constamment connectés sur nos écrans. Les gens étaient devenus fous. Le chaos et les émeutes n'avaient pas mis longtemps à s'organiser.

Je quittai les ruines en passant devant une vieille voiture rouge arrêtée au milieu de la route pour l'éternité, pas très loin de la plage. J'avais continué à déambuler dans le noir durant un moment encore, jusqu'à arriver dans les champs aux limites de la ville. J'avais décidé de m'asseoir un moment pour profiter du grand silence que m'offrait la nature. Je fermais les yeux en espérant entendre les chants au loin, l'un des rares signes de vie qui nous redonnait un peu de joie, mais rien ne vint là où je l'attendais. Alors que j'avais ôté mes chaussons en espérant sentir la terre entre mes orteils, mes pieds nus s'étaient retrouvés en contact avec une étrange substance. C'était mou, froid, et un peu doux. C'était un cadavre d'oiseau. J'avais retiré mon pied en étouffant un cri avant de reculer face à la mort dans un réflexe instinctif. C'est à ce moment-là que j'avais réalisé combien le sol en était jonché tout autour de moi. Un frisson d'horreur me parcourut aussitôt. J'avais à peine eu le temps de m'en remettre qu'un bruit sourd s'était fait entendre au loin. Ça semblait venir de la vieille grange abandonnée. J'avais fait quelques pas vers la ruine, le cœur battant, en espérant ne pas me faire prendre. Et puis les portes de la grange s'étaient entrouvertes, et j'avais vu. Ce n'était ni des pilliers, ni des familles dans la détresse. C'était des blindés de l'armée. On en avait plus vu depuis des mois, et voilà qu'ils se retrouvaient dans la grange d'une petite ville de campagne quasiment

déserte, au milieu de la nuit. Manifestement, ils désiraient se faire discrets. Les silhouettes s'échangeaient des directives si sèches qu'elles laissaient indéniablement transparaître une forme de panique. Je retenais mon souffle. Ils s'apprêtaient à charger des bacs entiers de ce qui ressemblait à des masques à oxygène dernière génération. Quelque chose se préparait. Cette nuit-là, quelque chose avait changé. Peut-être aurais-je dû lever les yeux vers le ciel, plutôt que de courir de nouveau jusqu'à la maison en priant pour que personne ne me surprenne dehors. J'avais agrippé le rebord de ma fenêtre et avait tenté de me rendormir malgré les questions qui se bouscuaient dans ma tête. J'avais finalement réussi à fermer les yeux une heure plus tard, à l'aube, et la dernière chose que je vis fut les feuilles de plantain presque entièrement recouvertes de rose.

Le lendemain matin, j'avais comme émergé au milieu du brouillard, en me demandant si les événements de la nuit précédente s'étaient réellement déroulés, ou si tout cela n'était qu'un cauchemar de plus. Les traces de terre sur mes chaussons avaient pris la peine de répondre pour moi. Il était treize heures passées, et je n'entendais aucun bruit là où en temps normal la maisonnée aurait été animée par des cris et des jeux d'enfants. J'avais arpenté les pièces, toutes vides. La porte d'entrée était ouverte en grand sur l'extérieur. J'avais fait quelques pas sur le chemin qui longeait notre bâtisse sans avoir plus d'indices. Personne, nulle part. Le seul bruit qui accompagnait ma démarche était celui d'étranges vibrations que je n'arrivais pas à localiser, comme des infrasons. Les trois autres logements de la ville où vivaient recluses des familles miséreuses semblaient eux aussi désertés. Tous semblaient s'être envolés. Peut-être avaient-ils fui sans moi, là où le ciel est bleu pour toujours.

Le ciel. C'est seulement à ce moment-là que j'avais levé la tête, et que je l'avais cherché des yeux sans le trouver. Le spectacle qui se jouait au-dessus de moi semblait emprunté à un songe fiévreux. En une nuit, tout s'était inversé, et je prenais soudainement conscience que l'ordre du monde avait été bousculé irréversiblement. Tout ce que l'on avait toujours pris pour acquis, le peu de certitudes qu'il nous restait, tout ça avait été effacé de la paume d'une main pendant notre sommeil.

Au-dessus de moi, il y avait l'océan. Des millions de litres d'eau grise étaient maintenus par je ne sais quelle force de gravité par-dessus le monde. Ils dansaient langoureusement au rythme des vagues et des remous. Tout était très lent, presque hypnotique. Les profondeurs océanes étaient devenues une étendue célestes. On aurait dit que les forces naturelles nous offraient enfin la possibilité de voir à travers ces eaux abandonnées par la vie. Au plus haut de ce qui m'était désormais un flagrant fluide flottant, on pouvait pourtant distinguer un banc de sable où quelques algues avaient poussé. Mais surtout, elles étaient là. Les baleines. Je n'avais jamais rien vu de tel. Tous les mots du monde n'auraient pu expliquer le sentiment qui m'envahissait à cet instant, combien je me sentais à la fois minuscule et étrangement coupable de la mort de ces gigantesques fossiles vivants. Leur teinte gris bleuté les faisait presque disparaître à nouveau par endroits. Elles aussi vivaient à l'envers, et l'on apercevait de leur majestueux ballet aérien que leur long dos gracile. Je compris en les observant que ce que j'avais d'abord pris pour des vibrations était en fait leurs chants. Grondants et à la fois très doux, ils donnaient l'impression d'être hurlés dans une prison de coton insonorisée. L'éternité aurait pu se poursuivre ainsi, si savoir ce qu'il était advenu du ciel ne m'avait pas soudainement préoccupé. Sans me poser plus de questions, j'avais pris la route de la plage en pressant le pas, une crainte terrible, presque une certitude, me saisissant soudain. Autour de moi, le peu d'arbres qui étaient restés debout perdaient peu à peu leurs dernières feuilles, et le paysage devenait plus brumeux encore. La nature semblait mener sa lutte la plus intense avant de livrer son dernier souffle. Lorsque je rejoignis enfin la plage, c'était à peine si on voyait à plus de deux mètres devant soi. Le chemin jusqu'à ce qui avait autrefois été les embruns de l'océan me parut bien plus long que toutes les autres fois où j'avais dû y poser le pied.

J'arrivai au bord, au milieu du sable qui n'était plus mouillé. Le brouillard se dissipa soudain sur la vaste étendue face à moi, et ma théorie délirante fut confirmée.

L'océan avait pris la place du ciel, et le ciel celle de l'océan. Comme une entité propre, il était là, face à moi. Immobile, translucide, j'avais voulu le caresser de mes doigts. C'est de lui que sortait la brume, et en son fond on pouvait apercevoir l'éclat du soleil pâle. Des nuages glissaient à sa surface à la même vitesse que les baleines volaient dans l'océan. Il était toujours gris. Je faisais jouer mon regard abasourdi entre lui et l'océan au-dessus de moi. C'était un spectacle à la fois fascinant et horrifant que je ne pouvais m'arrêter de contempler avec un sentiment d'angoisse effroyable. C'était ça, la fin du monde, celle dont j'avais entendu parler trop souvent. Je le savais ; j'en avais l'intime conviction.

Je n'avais pas eu le temps de me demander que faire. Des cris au loin m'avaient fait me retourner soudainement. En plissant les yeux, j'avais pu distinguer plusieurs blindés de l'armée se matérialiser au loin entre les dunes de sable. Ils courraient vers moi, et le bruit de leurs armes qui s'entrechoquaient raisonnait étrangement avec les chants célestes. J'avais senti la panique m'envahir soudainement. Je n'avais pas réfléchi. Je ne voulais pas qu'ils m'emmènent. Je ne voulais pas mourir, pas comme ça. Alors, instinctivement, j'avais reculé d'un pas.

En moins d'un instant, le ciel avait happé mon corps frêle, et j'avais sombré dans son immensité en basculant dans l'apesanteur, disparaissant loin de tous. Tout était allé très vite. Puis plus rien. Autour de moi, tout était gris, et ma chute semblait durer éternellement. J'avais clos les paupières doucement pour m'éteindre. Mon nom était devenu un chant de baleine.